Lettre à M. Clair Tisseur

Monsieur et cher Confrère,

Vous avez bien voulu m'adresser les deux volumes des poésies de Jean et Barthélemy Tisseur, que vous et votre frère avez recueillies avec un soin jaloux, et que vous publiez aujourd'hui. Laissez-moi vous dire tout le plaisir que m'a fait cet envoi, et vous remercier pour le charme profond que j'ai ressenti à lire en leur intégrité ces vers que je ne connaissais encore que par des fragments. En même temps que vous accomplissiez une tâche que la piété envers vos chers morts a dû vous faire paraître bien douce, vous avez rendu aux lettres un réel service. Je dis à dessein : aux lettres, sans épithète. Car ce n'est point aux limites de leur ville natale que doit s'arrêter le légitime retentissement des œuvres de vos frères, maintenant que, réunies en un faisceau, elles pourront, avec plus de facilité, être mises sous les yeux de tous. Si, durant leur vie, toute de travail, de modestie, de silence, si différente de notre existence actuelle, ils ont eux-mêmes pris à tâche en quelque sorte de voiler leurs productions, comme si le *Cano mihi et musis* eût été leur devise, aujourd'hui il n'en doit plus être de même. Il nous appartient de mettre en lumière ces poètes volontairement obscurs. Pourquoi, hélas ! faut-il que pour eux aussi la gloire soit cette plante tardive qui ne croît que sur les tombeaux ?

Si je ne m'étais fait une loi de ne rien dissimuler de ce que je crois vrai, je ne vous dirais point, de crainte de blesser votre modestie, quel intérêt ajoutent à l'ouvrage les lumineuses préfaces, encore trop courtes à mon gré, en dépit de leurs dimensions, que vous et votre frère avez mises en tête de ces deux volumes. Grâce à vous,

on suit pas à pas, dans leur carrière, les poètes. Le lecteur pénètre, à votre suite, dans l'intimité de leurs sentiments. Votre récit, comme un perpétuel commentaire, éclaire les passages qui pourraient, si nous en ignorions l'idée génératrice, si nous ne connaissions pas les circonstances qui les ont fait naître, sembler obscurs. Annoté de cette sorte, M. Leconte de l'Isle lui-même deviendrait intelligible. A combien plus forte raison vos frères, qui, sachant toujours se garer de tous excès, estimant que

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain,

n'ont employé qu'un style exempt de scories, fuyant les truculences de langage, comme on dit maintenant, montrant à tous que la passion, pour s'exprimer, peut fort bien se passer de la recherche prétentieuse des mots, ou de la juxtaposition incohérente et antithétique des termes!

Mais vous nous avez fait un tort, Monsieur, dont je ne puis m'empêcher de me plaindre amèrement. Que nous reste-t-il à dire sur Jean et Barthélemy Tisseur? Quels rares épis trouverons-nous à glaner, après que le champ a été dénudé par des moissonneurs aussi attentifs que vous l'êtes? Non seulement vous avez fait, complète et détaillée, la biographie de vos frères. Mais vous avez étudié, en même temps que celle de leur caractère, la formation de leur talent poétique, la genèse de leur manière, si je puis ainsi parler. Nous connaissons leurs procédés de composition, les sources où ils puisaient l'inspiration. Vous nous montrez le fort et le faible de leurs différents ouvrages. Vous épuisez la matière.

Si nous ne pouvons critiquer, il nous reste du moins la ressource d'admirer et de louer ces pièces dont quelques-unes, dans l'un comme dans l'autre volume, sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Dieu me garde de prétendre essayer ici cette chose toujours inutile et le plus souvent absurde qu'on nomme un parallèle! Différente fut la nature de vos deux regrettés frères; mais chez tous deux, dans les lignes que vous leur avez consacrées et dans leurs poésies, je retrouve des traits identiques. La saine éducation familiale et chrétienne a

laissé chez eux d'indestructibles traces : un spiritualisme convaincu, une conscience inébranlable dans sa droiture et sa fermeté, l'amour de la vérité et de la justice; à d'autres points de vue, un sentiment profond de la nature. Ils furent ce qu'on appelait au XVII^e^ siècle des « honnêtes gens, » dans toute la rigueur qu'avait alors cette belle expression. Ces qualités, Monsieur, (puisque j'en suis à vous dire vos vérités, vous me passerez bien encore celle-là,) on les retrouve dans vos œuvres, où vous avez su marier d'une façon si piquante le parfum de terroir du parler lyonnais à la verdeur de notre vieille langue.

Il est véritablement étonnant de voir combien vos frères ont su conserver leur originalité, dans un siècle où, à la suite de quelques grands écrivains, s'est rué le troupeau servile des imitateurs. « En vérité, je vous le dis, tout procède du Père. » C'est ainsi que s'exprimait assez irrévérencieusement M. Catulle Mendès dans une conférence qu'il faisait dernièrement sur les débuts de l'école parnassienne. Et c'est à Victor Hugo qu'il appliquait les paroles du texte sacré. La phrase cesse d'être juste, quand il s'agit de Jean et Barthélemy Tisseur. S'il est un poète dont ils se soient inspirés, ce n'est pas l'auteur des *Feuilles d'automne*, c'est Lamartine. Mais, souffrez cette expression, Lamartine n'a pas déteint sur eux. Et malgré leur admiration pour le chantre d'Elvire, chacun a suivi sa voie.

On ne saurait trop louer chez Jean Tisseur l'admirable correction de la forme, la précision dans l'emploi des mots, l'horreur de la cheville, et, plus encore que ces qualités matérielles de facture, la philosophie sereine qui se dégage de ses poésies. Il a montré comment on pouvait traiter les sujets modernes, parler en termes propres de l'industrie et de ses merveilles, sans verser dans l'ornière du réalisme, et sans toutefois ressembler en rien à l'abbé Delille. Il est le chantre du travail, l'ennemi des énervantes oisivetés :

> Fuyez le vague ennui dont notre âge se vante,
> Et la mélancolie inquiète, énervante
> Qui rendrait votre rire amer.

S'il n'est pas le poète des sommets, comme son ami de Laprade,

> De la plaine pourtant je ne sortis jamais,

il sait, par le mirage des idées, agrandir à l'infini son horizon, et l'on sent toujours des ailes à sa Muse. Il a, comme tous les vrais poètes, le sens intime de la nature dont il excelle à rendre les aspects.

Plus ardent, parce que, comme l'a fort bien montré votre frère, M. Alexandre Tisseur, il avait été plus longtemps concentré en lui-même, Barthélemy plaira davantage aux passionnés. Il semble avoir subi, plus que Jean, à certains moments, l'influence romantique. Dans ses vers d'amour, si pleins d'âme, on croit entendre passer un écho de Pétrarque. Mais, dût l'Italie me regarder comme un blasphémateur, je trouve chez votre frère un accent qui manque aux afféteries mignardes du chantre de Laure, celui de la vérité. Pétrarque a-t-il pleuré ailleurs que dans ses vers? C'est possible : mais en tout cas, il ne se faisait point faute de chercher dans les consolations les moins platoniques une compensation aux soupirs des *Rime* et des *Canzoni*. Ce sont de vraies larmes qu'a versées votre frère. Elles se sont incrustées dans ses vers, et, de même qu'elles creusent les joues, elles y ont laissé leur sillon brûlant.

Donc à des titres différents l'un et l'autre nous charmeront, et c'est grâce à vous et à votre frère que leurs ouvrages recueillis obtiendront dans la galerie lyonnaise la place dont ils sont dignes.

En voilà bien long pour une simple lettre. Et cependant je n'ai point dit la centième partie de ce que j'aurais voulu vous dire, après avoir lu ces deux beaux livres de poésies. J'aime à croire que vous voudrez bien excuser mon insuffisance et agréer une fois de plus les remerciements et les affectueuses salutations de

Votre bien dévoué,

Charles LAVENIR.